

# La splendeur du simple



*rencontre avec*

## Frère Jean

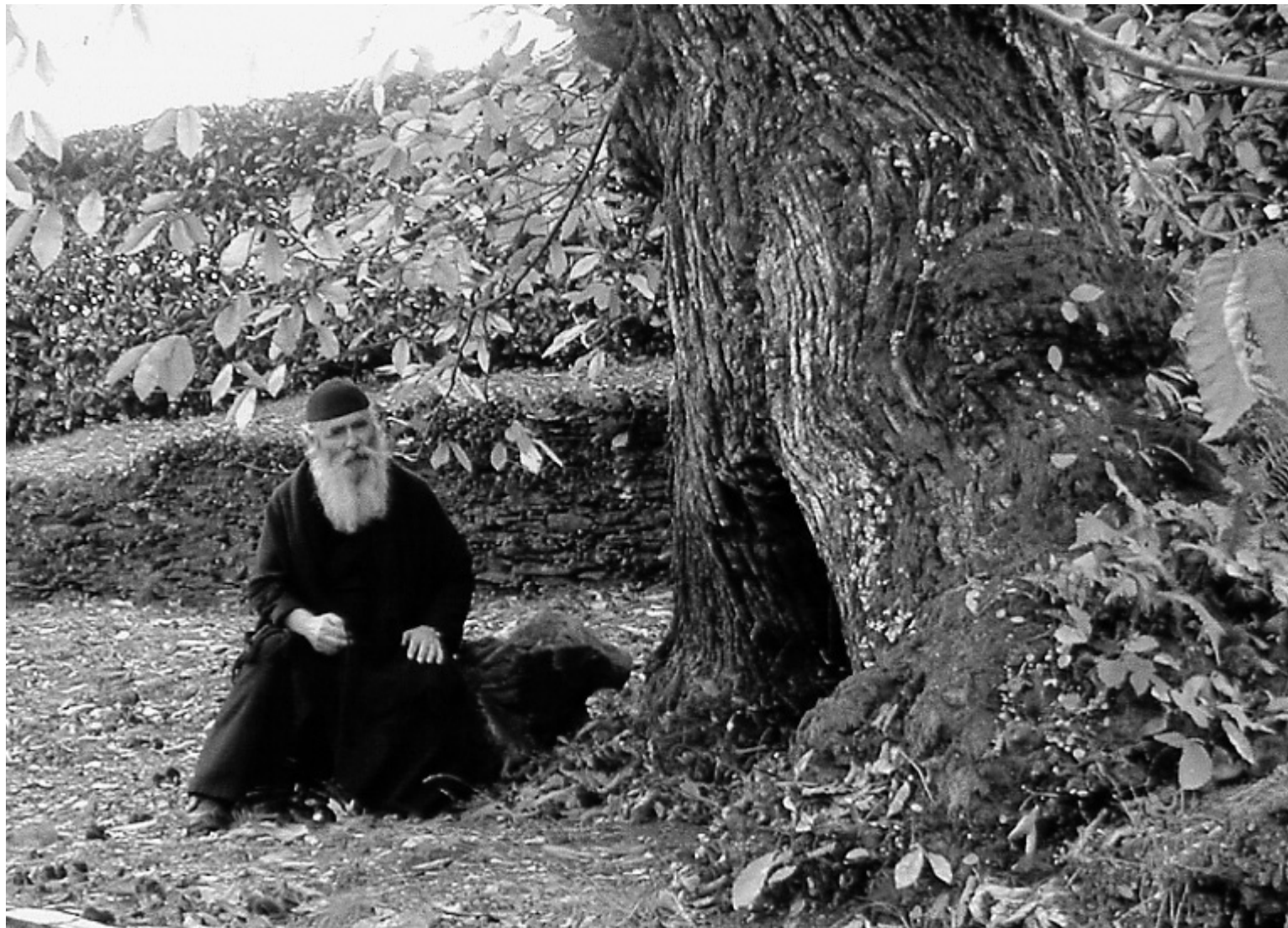


Depuis dix ans, Frère Jean, moine orthodoxe, demeure dans le petit monastère qu'il a fondé au cœur de la montagne cévenole, restaurant dans la plus grande attention au lieu un bâtiment abandonné. A travers les travaux du quotidien, grâce à la disponibilité que lui donne une simplicité de vie librement choisie, il s'efforce à la vigilance et à l'ouverture à la Présence – dans une participation globale de l'être, car, explique-t-il, chaque acte peut nous placer dans la conscience de la présence de Dieu. C'est là aussi qu'au moyen du langage universel de l'art, au rythme des saisons, il communique avec la création. Émerveillement sans cesse renouvelé devant les choses créées, même les plus humbles, où le photographe observe, déchiffre, et donne à contempler la beauté éternelle du monde. Paraboles, métaphores et langage poétique permettent ici à Frère Jean de rendre hommage à la nature en lien avec la vie spirituelle.

**V**ous avez longtemps parcouru la France, donnant des conférences et animant des stages pour éveiller les personnes à l'Esprit. Depuis quelques années, vous êtes installé dans les Cévennes, au skite Sainte Foy. Comment en êtes-vous venu à ce changement de vie ?

Le premier changement de vie fut mon engagement monastique, il y a plus de vingt ans, au Mont Athos ; le deuxième, ma rencontre avec mon père spirituel, le Père Séraphim, au monastère saint Sabba dans le désert de Judée ; le troisième eut lieu il y a une quinzaine d'années, en Terre Sainte, où j'ai assisté à une dispute entre religieux qui en sont venus aux mains. J'en ai tiré la leçon qu'il ne fallait pas donner une trop grande autorité aux mots et qu'il fallait trouver un langage universel qui intègre des nuances, accepte le paradoxe, qui passe par le cœur, qui court-circuite l'intellect... Un langage s'est imposé à moi car il correspondait à mon ancien métier : l'art ! A mon retour en France, nous avons fondé, des amis et moi, une association d'artistes chrétiens : la Fraternité Saint Martin.

L'art s'exprime par l'œuvre ! Un peintre qui ne peint pas n'est pas un peintre, mais un doux rêveur. Il y a une



Frère Jean

relation directe et intime entre l'œuvre et la personne. Ce qui n'est pas toujours le cas avec les mots, car un beau parleur peut ne jamais mettre en pratique ce qu'il affirme : « Ils disent et ne font pas ». L'œuvre vérifie son auteur, elle n'affirme pas, elle invite les sens de l'âme à une contemplation, à un dialogue subtil. La Fraternité Saint Martin vise à réinventer la splendeur du simple par un art de vivre. Elle regroupe peintres, danseurs, écrivains, poètes, metteurs en scène, maîtres verriers, iconographes... mais aussi, et c'est pour moi important, apiculteurs, vigneron, boulangers, cuisiniers, artisans etc. Certains membres proposent la voile ou la marche et font des pèlerinages. Ce n'est pas l'art pour l'art, mais un art de vivre !

En 1996, les membres de l'association ont souhaité acquérir un lieu de retraite et de prière. Denis, un ami, a découvert cet ancien prieuré dans les Cévennes. Je veux bien vivre pauvrement, mais je ne veux pas avoir de dettes, et la Sainte Providence a béni ce projet car nous avons réuni en trois mois la somme nécessaire à l'acquisition du domaine. En tant que moine, je suis rattaché à une autorité ecclésiastique, mais l'évêque ne pouvant bénir un centre artistique, avec sa bénédiction, nous avons fondé un petit monastère : le Skite Sainte

Foy (« skite » peut se traduire par cellule, village monastique). Au Verdier, nom du lieu, il y a donc deux associations distinctes : la Fraternité Saint Martin, qui regroupe des artistes chrétiens, et le Skite Sainte Foy, monastère orthodoxe dépendant canoniquement de l'archevêché russe en Europe occidentale, dans l'obédience du patriarcat œcuménique de Constantinople.

Mon installation dans les Cévennes, après une période de conférences et d'animation de stages et pèlerinages, constitue mon quatrième changement de vie : la fondation du monastère. L'archevêque Serge m'a dit : « Maintenant que vous avez un lieu de prière, ce n'est plus à vous à parcourir le monde, mais au monde à venir à vous ». Lorsque j'ai parlé à mon confesseur, le Père Boris, de l'importance pour moi de témoigner de ma foi et de vivre mon art, il m'a répondu : « Il y a plus de fruits dans l'obéissance que dans faire sa volonté propre ». J'ai obéi et depuis dix ans je demeure ici.

**Vous avez donc rénové le lieu, vous l'avez fait vivre...**

Le Verdier était abandonné depuis près de vingt ans. Il n'était pas en ruine, une partie était encore habitable.

Si certains toits étaient en place, d'autres étaient effondrés, certaines fenêtres étaient bouchées, des portes avaient disparu. Les pins, le lierre, les fougères, les genêts, les ronces avaient envahi les terres. Quand nous sommes arrivés, en septembre 1996, nous avions une hache et une scie pour deux moines... C'était un acte de foi ! On a commencé par redessiner les sentiers, dégager le site. Les bâtiments ont été rénovés en fonction des moyens et de la nécessité : d'abord la chapelle, puis les cellules et les sanitaires, ensuite le réfectoire. On a installé le chauffage en 2005. Nous sommes riches d'enthousiasme, de confiance en Dieu, et la foi est contagieuse quand elle est vivante. Des amis ont participé à ce projet, et chaque pierre, chaque chose porte l'empreinte miraculeuse d'une personne. La participation ne fut pas uniquement financière, elle fut aussi une prière incarnée. Si nous donnons l'autorité à l'argent, on prend, comme avec les mots, des raccourcis. Il faut le temps de travailler le détail, d'écouter respirer le lieu, de poser la prière dans le geste. Derrière ce crépi à la chaux, la pierre de schiste est belle. Le crépi a la consistance d'une peau qui recouvre un corps.

**Une des choses qui impressionne ici, c'est cette culture de la beauté...**

« La beauté sauvera le monde » a dit Dostoïevski, la beauté dans le sens d'harmonie, d'intégration et non d'esthétique. Non pas une beauté qui séduit, mais une beauté en résonance avec l'environnement, celle du geste juste et simple. Par exemple, ces fenêtres en châtaignier ont la douceur de nos collines, avec un arrondi au sommet pour donner un mouvement de vie. Il n'y a pas d'angle abrupt. Dans la nature, tout est arrondi comme dans les coupoles de nos églises. J'imagine le skite tout entier comme une immense sculpture.

**Le bois, la pierre, la ferronnerie, les vitraux, on sent que tout ici est en osmose avec la nature environnante, qu'il n'y pas de rupture, de domination, mais une sorte de prolongement, d'intégration.**

Le skite est planté au sommet d'un piton rocheux comme un phare reliant l'océan du ciel avec la terre des Cévennes. Nous avons une vision à 360° ouverte par la chapelle, à l'infini, à Dieu. La tradition monastique nous donne, par la filiation avec un ancien, un enracinement jusqu'au Père. Il s'agit d'une intégration avec la création, d'une ouverture au Créateur. Chaque acte s'intègre par la prière avec l'environnement et avec l'infini. Le moine aspire à insuffler une dimension sacrée dans ses actes. Ainsi, quand je plante des radis, je suis trois : moi, avec mon mal de dos, la création par les graines, et Dieu par la prière. Ce qui rassasie l'ex-



périence ce n'est pas l'œuvre, mais la Présence. En vivant en permanence à la campagne, nous découvrons que les arbres, les pierres sont vivants, que la fontaine qui jaillit du rocher est vivifiante. Chaque fois que j'offre un verre d'eau à un hôte, je lui dis : « Vous buvez l'eau de la source », c'est une action de grâce. Cette eau, je souhaite que chacun en perçoive la douce fraîcheur. C'est la sève de la terre qui jaillit du rocher. Ce n'est pas anodin que sur un piton rocheux jaillisse une source, et je ne veux pas qu'on trouve cela normal. Le client d'un restaurant qui boit l'eau de la carafe ne connaît pas l'histoire de la goutte d'eau.

Nous proposons au pèlerin qui nous rend visite de participer aux travaux : il désherbe, arrose les légumes, cueille les fruits. Celui qui cueille des radis à onze heures du matin, les lave à la source et les partage au déjeuner ne les mange pas de la même façon que celui qui les a achetés au supermarché sans en connaître la provenance. Je n'ai rien contre les supermarchés mais contre l'anonymat qui nous envahit. Le voisin nous est inconnu, la nature nous est étrangère et même Dieu devient parfois un concept philosophique, impersonnel. Dieu est vivant. « Tout ce qui vit loue le Seigneur. » La relation devient vivante, reliée au Créateur. C'est pour cela, je le répète, que lorsque je sème des radis je suis



trois : moi, la création et le Créateur. Il faut que les trois communient dans un seul et même esprit. Si je m'oublie en voulant m'effacer au nom d'une fausse humilité, je deviens autodestructeur. Si j'oublie la graine, en n'étant pas attentif à la lune, au soleil, à l'arrosage, au binage... elle pousse mal, je deviens manipulateur, apprenti sorcier. Il y a aussi la prière qui enracine notre geste dans la « terre du ciel ». Quand nous mangeons « le radis », cela se sent, se goutte, se respire. Il a été aimé ! Nous participons à la « naissance » du radis.

Une autre histoire à propos des radis. Un jour, un prêtre de Marseille me demande d'accueillir un jeune des pays de l'Est. Michaël rêvait de l'Occident dans le désert de son village. Arrivé dans le port de la cité phocéenne, il y rencontre la drogue et la prostitution. Il avoue à un prêtre que de ne pas avoir rencontré ses rêves, il risque de tomber dans la délinquance. Le prêtre m'a demandé de l'accueillir, et ce garçon a vécu six mois au skite. Il décide alors, de lui-même, de jeûner trois jours par semaine : le lundi il ne parle pas, le mercredi il ne lit pas, et le vendredi il ne mange pas. Afin de l'intégrer à notre vie, je lui ai proposé de semer des radis. Pour cela, il faut arracher les mauvaises herbes, retourner la terre, enlever les pierres, semer les graines, les recouvrir de compost et les arroser abon-

damment. Les radis poussent rapidement et, après une semaine, le garçon voit apparaître les premières feuilles. Il constate que les graines ont passé plusieurs années dans le sachet sans qu'il ne se passe rien, et que le jour où il fait ce qu'il faut, la vie paraît. Le radis pousse dès qu'il trouve une terre humide ! La terre c'est son cœur, l'eau, son désir ; la vie surgit dès qu'on lui donne de la matière pour s'épanouir. Pour Michaël, ce fut un choc, vingt jours après les avoir semés il mange et partage « ses radis ». La conversion de sa vie fut soudaine : il a renoué avec sa tradition en se consacrant à la musique populaire. Il m'a téléphoné il n'y a pas très longtemps, car il préparait son premier concert. Il suffit de donner corps à ses rêves, de les dynamiser par son enthousiasme, de leur permettre de s'exprimer pour que d'un seul coup la vie surgisse. La vie est contagieuse et généreuse ! Tout homme en venant au monde porte en germe l'image de Dieu, s'il retourne sa terre intérieure, pacifie son corps et ses pensées pour y accueillir le souffle de l'Esprit il passe, par grâce, de l'image à la ressemblance. Il passe de l'image statique – « j'ai... » – à la ressemblance dynamique – « je suis... ». Il est porteur de la Présence.

**C'est ce que vous essayez de faire découvrir aux gens qui viennent vous voir ici ?**

Oui, ici je suis dans les Cévennes. Si j'étais à Saint Sabba, dans le désert de Judée, j'utiliserais d'autres exemples, un autre langage. Ici, je parle des fleurs, des arbres. J'essaie de faire découvrir la beauté de la nature aux pèlerins qui sont en recherche. Pour ceux qui posent des questions, il existe des analogies entre l'humain et la création, un enseignement clair sur le spirituel. S'ils viennent pour voir un moine, ils seront déçus car je n'ai rien à prouver. S'ils viennent pour rencontrer Dieu, un Dieu intérieur, on peut aller, à travers les offices, les icônes, jusqu'à la porte du mystère. Car si Dieu est partout présent, nous, nous ne sommes pas partout présents à Dieu. Nous avons besoin d'espaces sacrés pour nous sentir reliés à sa Présence.

Un jeune garçon de la ville, qui n'avait jamais émondé d'arbres, propose un hiver de nous aider à couper les hautes branches d'un vieux châtaignier. Je lui explique : « Emonder, c'est couper la branche sans blesser le tronc, comme on coupe un ongle sans blesser la peau ». La première branche fut un massacre, et il en était affligé. « Si tu es triste parce que tu as blessé l'arbre, on peut continuer ; si tu es triste parce que tu es vexé, on peut arrêter tout de suite. » Il a continué, il a rapidement amélioré son geste, et quelque temps après il dansait dans l'arbre. Ses gestes étaient puissants, affectueux. Il est là, petit homme fragile, avec sa scie, en communion avec

l'arbre centenaire. A la fin, on avait l'impression que l'arbre avait rajeuni. Johann a vécu le mouvement de la scie comme un acte d'amour, un rapport physique avec l'arbre. C'est ce que j'essaie de partager mais sans vraiment attacher d'importance à l'objet du travail. On peut éplucher une carotte et sentir toute la création reposer entre ses mains car toute la terre participe à sa croissance.

Un jour, je demande à un garçon d'arracher des ronces, et il nettoie une surface grande comme cette pièce. Le lendemain, je fais la même demande à un pèlerin et il travaille la moitié de cette surface. Je fais remarquer à ce dernier qu'il a moins travaillé que l'autre, mais il me répond qu'il a ôté toutes les racines. Six mois après, sur le premier espace tout avait repoussé avec encore plus de vigueur, alors que sur l'espace traité par le pèlerin il n'y avait plus aucune ronce. L'un avait arraché jusqu'aux racines et l'on pouvait créer un nouveau jardin, alors que de l'autre côté on devait tout recommencer. Le premier avait agi dans le superficiel, le second dans la profondeur. Si nous procédons ainsi avec les racines de nos passions, il est évident que nous retombons toujours dans les mêmes pièges. Un psychiatre me faisait remarquer que pour bien arracher les racines il faut que le sol soit humide : notre transpiration, nos larmes !

Du lierre pousse sur un chêne, menaçant de l'étouffer. On comprend que l'arbre ne peut seul se débarrasser de la liane, il lui faut la complicité d'un habile jardinier. Si nous sommes le jardinier de la création, l'« ancien » est le jardinier de notre cœur. Moi, Frère Jean, je suis le seul à ne pas me voir. Je peux regarder en face chacun de mes frères, mais je ne me vois pas, j'ai besoin d'un miroir. L'ancien est ce miroir par lequel je me connais. L'œuvre peut aussi devenir miroir, elle reflète objectivement mon visage secret. Si l'œuvre est mal faite, ce n'est pas l'objet qu'il faut remettre en cause, mais moi qui n'ai pas été à l'écoute de..., suffisamment attentif à..., trop pressé avec... ou trop lent pour...

### **Comme le skite est immergé dans la nature, cela a dirigé votre regard ?**

Dans l'enceinte de son monastère, le moine n'est pas en dehors mais au cœur du monde. Il s'enracine dans un éternel présent, il contemple sans yeux, écoute le silence. Son regard est dirigé vers Dieu, partout présent en tout. Le moine est un contemplatif incarné, un religieux. Religieux vient de *religere*, relier ; le contraire de relier est *ne-ligere*, c'est-à-dire négliger. Le contraire du religieux c'est la négligence. La vigilance exprime bien l'état intérieur du moine. Ce n'est pas un acte

de volonté mais un état de conscience, celui d'un amoureux qui pense à sa bien-aimée sans se lasser. Le religieux est à l'écoute d'une Présence qui repose dans l'intime. Si la relation s'appuie sur la volonté, ou sur le psychologique, on ne tient pas longtemps. Il faut une relation d'amour, d'écoute réciproque. Dieu répond à mon amour par son Amour.

Un jour, un homme me dit : « J'aime ma femme, j'ai des enfants merveilleux, une belle maison, un bon travail mais je m'ennuie... » C'est la période idéale pour partir à la découverte de la Transcendance. C'est quand tout va bien qu'il faut se dépasser intérieurement, se remettre en question, et non pas attendre que l'épreuve nous accable. Cet homme avait une vie épanouie mais à laquelle il manquait un but. Par la prière peu à peu sa vie a retrouvé un sens, une lumière. Dans la prière nous ne perdons rien, au contraire elle oriente notre vie. La prière n'est pas une technique, pas une formule mais un état qui demande la participation globale de l'être. Tout mon être est tendu vers une Personne, il y a joie s'il y a rencontre. La rencontre avec le Christ est chaque fois unique, il n'y a pas de répétition. Elle ne se vit pas dans un au-delà lointain, mais dans la profondeur du cœur. La difficulté dans cette recherche c'est qu'il faut traverser les ténèbres de nos doutes, de nos ambitions, sans tomber dans l'illusion ou la complaisance. La Tradition, l'ancien, nous aident à franchir les obstacles inévitables, à nous relever de nos chutes, mais c'est nous cependant qui accomplissons la marche.

Le chemin vers Dieu commence par un appel, une conversion, un repentir, repentir qui n'est pas simple prise de conscience mais retournement (*metanoïa*) de tout l'être. Ceux qui cherchent le Seigneur à l'extérieur ne le trouveront pas car ils se laissent séduire par les images. « Ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, une bouche et ne parlent pas. » Dans ce retournement le pèlerin escalade ses profondeurs, il part vers lui-même à la recherche de la Présence, pour se laisser saisir par Son esprit. Il répond « oui » à l'appel de Dieu. Lorsque l'artiste réalise qu'il est lui-même la limite de son œuvre, l'art lui permet d'expérimenter ce cheminement intérieur. Il part à la conquête de ses terres intérieures armé de sa foi, de son enthousiasme. Il livre un combat d'amour afin de transfigurer, de pacifier ses pensées, son cœur pour ensuite imprégner son geste de puissance, de simplicité... La remise en question créatrice ne connaît pas la culpabilité. Ensuite, l'artiste se laisse habiter par le souffle, par l'énergie de ce qu'il souhaite représenter, pour enfin l'inclure avec noblesse dans son œuvre. L'œuvre devient l'expression de l'intériorité. Elle est sacrée si elle porte l'empreinte de la vie.



Frère Léon travaillant au skite.

Le corps est le Temple, la matrice qui accueille le souffle de l'Esprit. Lorsque nous sommes remplis de la Présence, nous pouvons La manifester par nos sourires, nos regards... L'acte n'a pas de valeur en tant que tel. Il ne faut pas prétendre installer une hiérarchie dans la manifestation de l'Esprit. Etre moine ce n'est pas prier seulement à l'église, mais c'est aussi accueillir un hôte, partager un bol de soupe chaude. Un moine doit avoir autant d'attention quand il bêche le jardin ou nettoie le fond d'une casserole que quand il chante à l'église. A l'église tout est codifié, il est plus facile d'être vigilant, mais le quotidien peut devenir aussi une école de vie exigeante. Bien sûr, je ne mets pas tout sur le même plan, mais je reconnais que chaque acte peut nous placer dans la conscience de la présence du Christ.

**Je voudrais revenir sur l'idée, particulièrement importante, selon laquelle chaque acte est porteur de Dieu. De nos jours, c'est une phrase bien étrange.**

Un pèlerin demande au Père Séraphim, mon père spirituel : « Qui est Dieu ? », et il répond : « Le vent souffle, la feuille bouge », puis le *staretz* fait silence. Si nous méditons un instant cette courte histoire, nous réalisons qu'elle illustre assez bien tout le paradoxe de la spiritualité. Elle est simple, la sagesse n'appartient pas aux érudits et se laisse percevoir par le cœur innocent ; et elle est universelle, chacun l'interprétant à son niveau. S'il n'y a pas de feuille, nous ne voyons pas le vent. Si nous étudions la feuille, nous ne comprendrons jamais le vent. Il y a un saut à faire au-delà de l'apparence de la feuille pour ressentir le vent ; mais c'est la feuille qui rend visible le vent. Il y a un saut à faire au-delà du visible pour ressentir l'invisible. Le vent, on ne sait d'où il vient ni où il va. La feuille manifeste sa réalité sans pouvoir cependant le retenir. La feuille docile suit la danse du vent, se laisse initier au mouvement, à la puissance, à la vie, sans jamais prétendre les posséder. Elle est un témoin, un canal qui rend visible l'invisible. Nous pourrions dire que la feuille et le vent représentent l'union du corps et de l'âme. Le corps devenant le lieu de la révélation où dans une proximité intime se produit l'émergence de l'éternité. Quand la feuille sera tombée, la brise continuera de souffler. Si nous nous limitons à la forme, nous ne comprendrons jamais l'acte créateur. Si nous nions la forme, nous refusons la révélation du subtil. C'est la proximité du créé et de l'incréé qui nous ouvre à la plénitude. Jamais la matière ne pénétrera le subtil, mais la matière peut devenir matrice du subtil par résonance, synergie, dans une connaissance par l'intérieur. On ne part pas à la conquête du Tout Autre avec acharnement, mais en s'ouvrant à Sa dou-

ceur dans une communion totale et réciproque.

**La vie quotidienne est-elle simplement un révélateur, ou un moyen d'accéder à la conscience de Dieu ?**

Il y a une synergie, un double mouvement. Si le Christ ne naît pas en nous, nous sommes des serviteurs inutiles. Le travail quotidien ouvre les sens de l'âme à la présence de Dieu. « Le jeûne, la prière, l'aumône sont des moyens nécessaires, mais le But véritable du chrétien est l'acquisition de l'Esprit Saint de Dieu », dit saint Séraphim de Sarov. L'homme unifié peut se placer en résonance avec l'universel car il est microcosme, et avec l'Unique car il est image de Dieu ; tout est déjà inscrit en germe en lui.

Quelle est la matrice de l'Infini ? « La Lumière brille dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'on pas retenue ». Le prologue de saint Jean dit que les ténèbres ne retiennent pas la lumière. Quelle est la matrice de la Lumière ? Les anciens répondent à cette question : la pureté. Marie devient, par grâce, Mère de Son Créateur (quelle phrase enivrante !). Marie, la Toute pure *panagia*, archétype de l'humanité, enfante virginalement le Fils de Dieu qui devient, par elle, le Fils de l'homme. La virginité est une matrice toute pure où le Verbe prend chair, où la chair reçoit l'Esprit. La pureté se décline avec la simplicité, la pauvreté, l'humilité, la justice, l'authenticité... Pour la pauvreté, il ne s'agit pas du manque d'argent mais de la disponibilité à l'instant, à l'événement. Pur, signifie être soi jusqu'au bout de soi-même. Dans notre prière ou notre méditation aucun élément étranger ni bon ni mauvais ne s'impose. Si, par exemple, un chien aboie, je l'entends mais je ne l'écoute pas.

On demeure à l'écoute de Dieu. De Dieu, pas de soi, car le but de l'homme n'est ni l'humain ni le sur-humain. Le But de l'homme est Dieu. La chute est de colorer Dieu de nos propres images, de nos propres ambitions. L'erreur est de vouloir humaniser Dieu au lieu de défier l'homme. Le but de l'homme est la divino-humanité. Une carmélite demande à Thérèse de Lisieux comment elle se présente devant le Christ à l'oraison. Elle répond : « Les mains ouvertes ». Dans l'ouverture du cœur, tout est possible. La pauvreté est un lâcher prise, un évidement (*kénose*) dans nos entrailles.



Le Christ frappe inlassablement, comme un mendiant, à la porte de notre cœur. Si nous lui ouvrons, il mange et boit avec nous. Ce sacrifice non sanglant s'accomplit chaque fois qu'une mère donne la vie à son enfant, lorsqu'un artiste « donne ses tripes » dans son œuvre. Le Seigneur frappe dans la nuit obscure. Je ne Lui demande pas de se pousser pour ouvrir la porte, c'est moi qui m'efface pour ouvrir la porte, c'est cela l'humilité ! Je creuse un vide en moi, par le jeûne, le

silence pour créer un espace pacifié, afin de permettre à Dieu d'entrer dans la chambre où s'accomplissent les noces du créé et de l'incrété. Une fois que la Présence est là, qu'en faisons-nous ?

L'art demeure, à mes yeux, le meilleur moyen pour rendre visible l'invisible, pour incarner l'esprit et spiritualiser la matière. L'art est un langage universel qui intègre le subtil. Ce n'est pas l'art pour l'art, mais l'art sacré, l'art de vivre, de danser, de chanter, de rire sa vie ! Il existe, bien sûr, d'autres langages pour exprimer le mystère ; ce qui importe ce ne sont pas les moyens mais l'esprit et les valeurs qu'ils révèlent.

Un jour, un pèlerin devait peindre une porte, mais il devait d'abord la décaper. Je lui demande : « Qui commande dans cette tâche ? » Le front du pèlerin se plisse : si je réponds Dieu, ou l'ancien, pense-t-il, je vais me faire gronder car ils ne sont pas les chefs de la porte ; si je réponds que c'est moi, ce sera la même chose. Avec un grand sourire, il donne sa réponse : « Celui qui commande dans cette tâche, c'est la porte. » Il faut décaper la porte sans rayer le bois. Le travail manuel est un bon outil pour vérifier la vigilance.

**Cette démarche, vous la nourrissez actuellement par la photographie... Vos photos sont des témoignages de votre émerveillement devant la nature.**

L'évêque m'a dit : « Maintenant que vous êtes au skite, vous n'avez plus à vous déplacer ». Or, j'ai besoin d'exprimer ma foi. Dans le désert, je faisais de la calligraphie avec des brins d'herbe, j'utilisais comme encre le noir de fumée des cierges mélangé à de l'eau et à du miel. Maintenant que je ne sors pas de la clôture monastique, je photographie la nature : le visage des fleurs, le sourire des fruits, la lumière de la fon-

taine, la transparence des feuilles, la rotation d'une rose amoureuse du soleil... J'avais installé un laboratoire, mais je n'arrivais jamais à obtenir la bonne température des bains, car nous avions parfois 5° dans les cellules en hiver ! La poussière, qui tombait des poutres du XVI<sup>e</sup> siècle, rendait l'utilisation des films argentiques impossible. Je me suis lancé dans le numérique en achetant un appareil bon marché que j'utilise comme mon vieux Leica, et je continue à prendre des photos comme en studio. Je ne mitraille pas, chaque image est composée à la prise de vue. Je ne corrige pas, ne recadre pas, je n'utilise pas de logiciel sophistiqué, et je tire directement la couleur sur l'imprimante.

Dans l'enceinte du skite, je découvre que la création est un livre extraordinaire. Si on observe un coquelicot, on lit une verticalité fragile, dans une ouverture maximum, une audace et une saturation des couleurs rouge, noir, vert... Le coquelicot semble embrasser le ciel, il ne peut pas aller plus haut. Si nous avions l'audace du coquelicot, notre foi soulèverait des montagnes. Comment traduire tout ceci par l'image ? La création est un immense livre offert, et je l'écris par la photographie, cette « écriture de lumière ». A travers mes images dépouillées, j'essaie de montrer la majesté du simple. Je recherche des nuances de couleurs, de jeux de lumière, des ondes de forme, le rayonnement de chaque instant, la réalité unique de chaque feuille. Dans le futur, je voudrais me limiter à photographier une surface de 10 m<sup>2</sup> de la prairie. Prendre, pendant une année, les diverses métamorphoses des plantes et tout ce qui se passe à différentes heures du jour. Une autre année, je me limiterais à photographier une branche pour découvrir l'évolution du temps : le bourgeon, la feuille, la fleur, le fruit, l'automne... saisir la montée de la sève, l'influence de la lune, du soleil, le combat contre les parasites, le gel, la caresse d'une goutte de rosée à l'aube.

Le fruit me fascine par ses couleurs multiples et nuancées, son odeur, son goût gorgé de sève, la douceur de sa peau. Pour qu'un arbre donne des fruits, il faut l'émonder. Quand l'arbre souffre, par instinct de survie il engendre un fruit qui porte des graines, prémices d'une génération future. Ces graines permettent à l'arbre de prolonger son existence. Si un arbre est trop arrosé, il pousse en bois, il donne peu de fruits. Si l'arbre est sauvage, il régule lui même sa production : une année il donne beaucoup de fruits, une autre, peu. Si l'on observe une pomme, on voit la peau, la chair, le pépin, et dans le pépin, le germe. De même chez l'homme il y a la peau, la chair, l'os, et dans l'os le noyau du sang. Chaque pomme appartient à une race, sans parler de l'abîme qui la sépare de la poire ! Chaque pomme a

une maman, le pommier, et une terre. La reinette des Cévennes n'a pas le même goût (accent) que la reinette de Bretagne ou du Canada. La pomme pousse sur la branche, retenue par un pédoncule. Le moment venu, elle doit couper ce cordon ombilical, s'écraser sur la terre pour y pourrir afin qu'un nouvel arbre naisse. Le fruit passe par des ruptures successives pour parvenir à la vie future de l'arbre. Si le fruit reste accroché à la branche, il pourrit, s'il refuse de pourrir dans la terre, il moisit. Si l'amande refuse de percer la coque, elle s'assèche dans l'œuf. Il y a une mort qui donne la vie et une mort qui tue. Saint Jean dit : « Attention à la deuxième mort. » Oserais-je dire que le vieil homme doit mourir pour que naisse l'homme nouveau ?

Comment faire passer tout cela par la photographie ? La photographie est un art qu'il ne faut pas limiter à l'apparence, elle peut saisir le tressaillement invisible qui jaillit des profondeurs de la création. Écriture de lumière, elle surprend des mouvements éternels, immortalise des gestes quotidiens, souligne la beauté, révèle la transparence, la noblesse. Mais, comme je l'ai déjà souligné, elle n'est qu'un outil dans ma recherche, elle me permet de lire, de découvrir, de partager la beauté. On s'arrête pour contempler le mystère de la création, on traverse le silence pour découvrir blotti dans nos terres intérieures l'arbre qui nous parle du pommier. Il faut des espaces blancs pour laisser le subtil s'exprimer. Trois marguerites enlacées éclairent la nuit, un gravier au soleil couchant prend l'aspect d'un joyau. Si l'on coupe délicatement une amande en deux, on devine dans sa chair blanche l'image d'un amandier. J'essaie humblement de montrer la puissance de vie par la photographie, éveiller un autre regard sur la création. Non pas un regard de voyeur qui veut prendre des photographies, mais un regard de voyant qui aspire à recevoir des photographies. Recevoir des photographies dans une complicité trinitaire : lui (elle), moi et Dieu.

**Le dernier livre que vous avez publié, *Le Jardin de la Foi*, est une mise en parallèle du chemin spirituel et de la voie de la nature...**

Ce livre raconte de petites histoires qui décrivent le saisissement de l'âme. Ces histoires sont une promenade méditative, un témoignage poétique de la foi d'un homme qui a choisi de consacrer sa vie à Dieu, qui essaie de la partager avec ses frères à travers le quotidien. L'ouvrage est illustré par de nombreuses photographies noir et blanc. En plus du langage photographique, je tente de m'exprimer par une poésie libre. La poésie me permet de passer d'une idée à une autre, d'utiliser des images paradoxales, d'inventer des mots qui ne sont là que pour le mouvement, le rythme, ou par

jeu, d'utiliser des paraboles, d'imaginer des ponts entre les abîmes.

**Vous faites toujours ce parallèle entre la nature et la vie spirituelle...**

Toujours je jongle avec l'analogie, la synergie, le spirituel, le concret, l'incarnation. Si l'on enferme l'esprit, la vie n'a plus de sens. L'Esprit danse avec tout ce qui respire. L'homme est le lien entre la création et le Créateur. L'homme est sacramentel. Il ne peut donner vie qu'en passant par l'autre, son opposé de même espèce. Seul, il demeure stérile. C'est la grandeur de l'amour. L'amour et la haine mettent en branle les mêmes puissances : le blanc et le noir, le ciel et la terre, l'eau et le feu. La haine les oppose, ils sont stériles. L'amour permet l'union des complémentaires et engendre un fruit. Dieu ne féconde ni le masculin ni le féminin, il féconde le fruit de nos entrailles (nos œuvres). C'est tout le mystère de la Pâque. L'homme doit accoucher de sa vie durant le temps de son existence. Chaque instant porte un mouvement de résurrection.

**Dans notre époque d'abondance, beaucoup de gens découvrent les vertus de la pauvreté. Qu'est-ce que la richesse de la pauvreté ?**

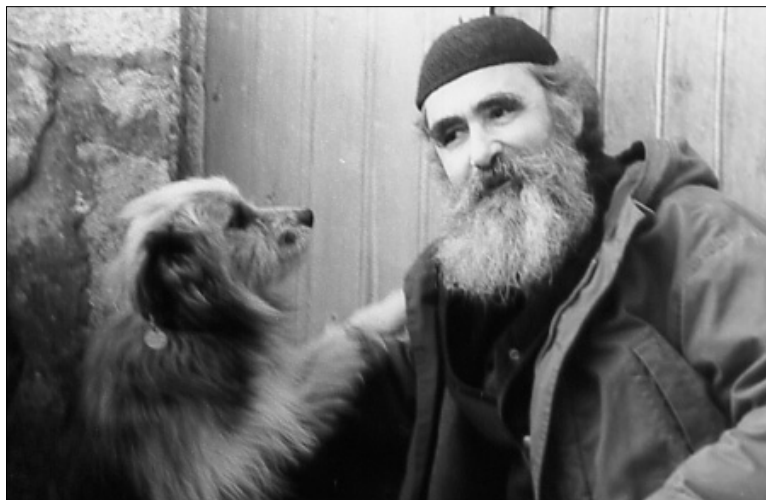
La pauvreté n'est pas la misère. La misère est un fléau à combattre, elle porte le visage de l'injustice, de l'indifférence. La pauvreté du moine a été librement choisie. Elle est un luxe, le luxe d'être disponible à l'instant, à l'événement. Elle nous rend disponibles d'entrer dans la plénitude du temps sans le fardeau de nos mémoires. Nous ne sommes plus placés dans une situation matérialiste mais d'incarnation. La pauvreté nous permet de vivre dans un état d'innocence (et non d'inconscience ou d'irresponsabilité) où nous n'avons rien à prouver, à défendre, où l'on peut dire sans avoir peur d'être ridicule : « Je ne sais pas » (l'inconscient est peut-être celui qui dit : « Je sais »). La pauvreté nous prédispose à être disponibles. C'est parce que j'ai choisi la pauvreté que je peux consacrer du temps à la création et que je peux avoir des exigences que l'efficacité ou la rentabilité m'interdiraient.

La pauvreté nous ouvre la porte de l'humilité. Pour être humble, il faut être grand. Un grand musicien se fait serviteur de son art, il n'en est jamais le maître, ni le valet. Si un peintre observe un arbre, il découvre que sa palette est pauvre, qu'elle ne peut traduire avec exactitude l'infinité des couleurs d'un seul fruit. Ne parlons même pas de la forêt ! Au printemps, c'est l'apothéose des nuances de vert, du vert tendre au plus sombre, en passant par le bleu-vert, le gris-vert...

Même si le peintre croit que sa toile est belle, il ne pourra jamais saisir la fugacité de l'instant, la subtilité de la vie. Certains peintres ont tenté de percer le secret de la lumière, du mouvement, leurs toiles ont changé le regard du public. Le peintre dit humblement : « Mon tableau ne montre qu'un moment, qu'un pâle reflet de la beauté que je perçois ». Il a essayé de saisir le vent, la transparence de la lumière, les nuances des couleurs, mais il sait rester humble par rapport à un original qui le dépasse, car la forêt porte dans sa lumière une étincelle d'éternité, que la peinture peut suggérer mais pas imprimer. Pour montrer, à travers nos pauvres moyens, l'Immuable de la création qui transcende toutes les beautés humaines, il faudrait que nous revenions au Principe de la création, à l'Acte créateur. La pauvreté nous rend disponibles, elle nous apprend la valeur et le sens des choses, l'évidence, l'ouverture, l'humilité...

Celui qui se fait humble parce qu'il se sent minable se trompe de combat. Seuls ceux qui sont grands dans leur cœur peuvent supporter le poids de l'humilité. C'est parce que je sens l'immensité qui m'est offerte que je demande humblement au Christ de me donner son onction afin de me rendre digne de participer à la louange et d'accomplir une œuvre noble et sobre. Quand un moine chante à l'office « Gloire à toi Seigneur », il ne donne pas un concert, il prie face à la Présence. Le chantre a cette verticalité, cette ouverture intérieure que l'humilité permet d'accomplir sans être écrasé par l'audace de ses propos.

Face à l'infini du temps, à l'immensité de l'univers, à l'abîme de Dieu, on n'est rien. Pas rien du tout, mais ce « rien » dont parle saint Jean de la Croix. C'est parce que Dieu est Rien, qu'Il est Père du ciel et de la terre. Je cite de mémoire saint Denis l'Aréopagite : « La Cause universelle est située au delà de l'univers. Elle n'a ni corps, ni qualité, ni quantité, ni nombre, ni ordre, ni grandeur, ni petitesse, ni égalité, ni inégalité, ni similitude, ni dissimilitude, elle ne possède ni mutation, ni destruction, ni partage, ni privation... En un mot, rien de ce qui appartient au sensible. Elle échappe à tout rai-



sonnement, à tout savoir. Rien ne peut l'affirmer, rien ne peut la nier, toute affirmation reste en deçà de la transcendance de Celui qui est dépouillé de tout et qui se situe au delà de tout. » C'est le principe de la voie négative : on peut dire ce que Dieu n'est pas, sans pouvoir affirmer ce qu'Il est.

### **Beaucoup de gens pensent que la pauvreté est souffrance inacceptable...**

Elle est inacceptable ! mais de quelle pauvreté, de quelle souffrance parlez-vous ? Les fidèles que j'accompagne en fin de vie n'ont pas peur de la mort, mais ils ont peur de souffrir. L'ascèse n'est pas une souffrance mais une transfiguration du corps. Si un danseur mange avant de danser, il ne peut pas bien danser. Son jeûne n'est pas vécu comme une privation mais comme un allègement. Un sportif qui accomplit un exploit sportif fait un effort, il souffre car il se dépasse, mais il ne se blesse pas. Un pèlerin a des courbatures quand il arrive à l'étape, mais il rit de joie. L'ascète, le danseur, le sportif, le pèlerin ont mal, mais ils ne se font pas mal. Ce n'est pas de l'ordre de la souffrance mais du sacrifice. Sacrifice vient de *sacrum facere*, faire du sacré.

L'ascèse nous permet de créer un incident : jeûne, veille, silence... dont nous demeurons l'instigateur. Elle est la meilleure école pour nous connaître par nous-mêmes, en nous-mêmes, pour se dépasser. L'œuvre véritable se fonde sur sa propre substance, il n'y a rien à rajouter dans le cœur de l'homme, tout est déjà inscrit en germe en lui. La première œuvre que l'homme doit accomplir durant le pèlerinage de son existence, c'est lui-même. Quand un moine jeûne, son âme a faim de Dieu. Il offre sa chair pour que Dieu s'incarne. Avons-nous faim de Dieu ?

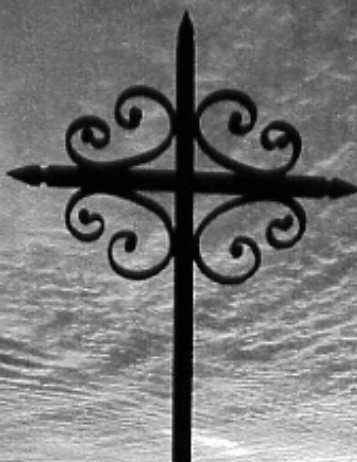
### **La pauvreté est-elle la voie pour arriver à Dieu ?**

Une des voies, et c'est à mon avis une voie excellente. L'ascèse est une autre voie, la prière encore une autre. Pour vérifier que l'homme s'est entièrement

converti, Dieu lui envoie une épreuve. L'épreuve nous vérifie. Elle ne doit pas provoquer la fuite mais le dépassement, non pas le doute et la révolte, mais l'humilité, la confiance. Un artiste comprend qu'il doit travailler sur ses points faibles, afin de donner plus de puissance à son œuvre et montrer avec maîtrise une beauté qui le dépasse. Si l'homme franchit l'obstacle sans se laisser broyer, peu à peu il découvre la sérénité. L'impassibilité dépend de notre liberté à recevoir l'incompréhensible. Dieu est proportionnel à notre réceptivité, à notre engagement. La pauvreté, le silence, la foi, l'humilité sont des vertus à conquérir qui nous prédisposent à accueillir les Énergies créées de Dieu. Saint Grégoire Palamas, un moine du Mont Athos, dit : « Dieu est incognoscible dans son essence mais se révèle par ses énergies créées ». Quelles sont les Énergies créées de Dieu ? La Paix, la Joie, l'Amour, la Justice, la Vie...

La paix intérieure nous rend disponibles à la Paix de Dieu. Cette Paix nous pouvons, nous devons la répandre dans chacun de nos gestes pour qu'elle se multiplie. Nous ne sommes pas riches par ce que nous possédons mais par ce que nous donnons. Plus un artiste se rend transparent et se donne sur scène, plus il devient grand. Dieu, on ne peut pas le voir, mais on peut le montrer par nos œuvres. Des œuvres qui témoignent de la Beauté... Beauté qui transcende la beauté humaine. Beauté que les saints manifestent par des œuvres qui les dépassent et qui transfigurent le cœur de ceux qui les contemplent. Le sage ne jeûne pas pour conquérir des pouvoirs, mais pour que Dieu vienne en lui. Le sage révèle que l'extraordinaire ne se situe pas dans le merveilleux mais dans le simple. Il laisse l'eau, la brise, il laisse le temps glisser entre ses doigts ouverts. Il perçoit dans la transparence du phénomène l'Esprit qui anime de son souffle toute la création.

*Propos recueillis par Alain Chevillat*



*Pour aller plus loin :*

Frère Jean est l'auteur notamment de  
 - *Le Jardin de la foi*  
 - *J'ai soif d'une eau de Vie*  
 - *Le Jardin de la Vierge*  
 - *Fils de lumière*

Fraternité Saint Martin et Skite Sainte Foy  
 48160 Saint Julien des Points  
 tél. 04 66 45 42 93